

L'ethnobotaniste

Nathalie Batisse, entre **nature** et **culture**

Nathalie Batisse est une jardinière ethnobotaniste autodidacte. Son métier, qu'elle invente chaque jour, c'est de recréer des liens : entre les humains et la flore, entre les anciens et les nouveaux, entre nature et culture. Elle œuvre notamment dans son jardin de Bongheat, un petit village du bocage livradois à quelques dizaines de kilomètres de Clermont-Ferrand. C'est là que nous l'avons rencontrée.

« C'est une marotte qui a mal tourné. » C'est ainsi que Nathalie Batisse, jardinière ethnobotaniste, décrit son métier… non sans amusement. Et à l'entendre parler de roses blanches et rouges médiévales que l'on trouve autour de l'église de Bongheat, le village de son enfance où elle est retournée vivre, on comprend aisément ce qu'elle veut dire. Elle explique : « Ce sont les mêmes que celles que l'on voit sur les enluminures aux côtés de la Vierge. Pourquoi aller chercher d'affreux géraniums à la jardinerie ? Nous avons refleuri le tour de l'église et du monument aux morts avec ces roses, et des rubans de bergère, autrefois obligatoires pour les bouquets d'église. Ça a quand même une autre portée culturelle, ça ne coûte rien et ça épate autant, sinon plus, les touristes ! »

Des yeux grands ouverts

En ce jour d'automne, Nathalie part faire un relevé botanique à Chavarot et Saint-Jean-des-Ollières, situés à quelques encablures du « nid de la famille », sa maison, pour le compte d'Hugo Receveur, paysagiste sur le point de réaliser le plan d'aménagement du bourg. Elle prend quelques notes et beaucoup de photos, s'extasie devant ce qui ressemble à une ronce pour le néophyte, regarde en souriant les iris le long des murs des maisons. « Les iris, en Auvergne, c'est spécial, il y en a dans toutes les fermes : on pense que ça protège des serpents. En fait, la croyance date de la médecine antique. Dioscoride[1] parlait du rhizome d'iris pour soigner les morsures de serpent. Cela s'est transmis dans les cuisines auvergnates en association avec un ensemble de rituels païens. On cueillait les iris à la Fête-Dieu, juste avant le lever du soleil, puis on les jetait autour de la maison en récitant des prières pour créer une sorte de cercle magique et éloigner les reptiles. C'est une pratique très localisée – je ne l'ai pas retrouvée ailleurs – qui a perduré avec la plantation d'iris dans les parterres de fleurs. »

À Saint-Jean-des-Ollières, des rosiers médiévaux tentent de survivre parmi les « horribles thuyas ». Un rosier gallique a perdu ses feuilles sous les coups de pesticides d'un propriétaire inconscient :

« Je vais demander au maire d'en ramasser une bouture avant qu'il crève. C'est coriace, mais quand même… Un jour, j'ai trouvé un rosier à feuilles de pimprenelle dans un ancien cimetière : c'est extrêmement rare ! » On est loin d'imaginer tout ce qui peut dormir en compagnie de nos défunts… et se réveille à la faveur d'un débroussaillage, heureux de retrouver la lumière du soleil. « La dormance des graines peut durer… des siècles ! » commente Nathalie, enthousiaste.

Du reste, elle ouvre toujours grands les yeux au volant de sa fidèle Peugeot, et pile souvent devant un mur fruitier, au risque de se faire emboutir par le conducteur qui la suit. Les poirières sont nombreuses ici, comme dans la vallée de l'Ance, en bas des Hautes Chaumes du Forez, où la communauté de communes la missionne pour valoriser la flore traditionnelle. Ces murs de séparation des propriétés, surmontés d'un petit toit, sont parcourus de fils de fer où s'accrochaient – et s'accrochent encore parfois – des poiriers et autres arbres fruitiers. Protégés de la pluie, ils n'ont pas besoin d'être traités contre les maladies cryptogamiques (causées par un champignon parasite) et donnent de nombreux fruits de qualité, sans fongicides ni insecticides. En vallée de l'Ance, un pays de 3 000 habitants à l'est du Puy-de-Dôme, le paysagiste Alexis Pernet, tout droit venu de Versailles, recherchait des modes participatifs pour travailler sur le paysage. Nathalie lui a alors suggéré une autre idée : « Plutôt que de dire aux habitants comment entretenir leur jardin, et formater les pratiques, j'ai proposé de faire une enquête pour savoir comment ils s'occupaient des poirières. Ils ont été prolixes, jusqu'à nous raconter leurs histoires de confitures. Ensuite, nous avons organisé une randonnée dans les jardins. Plus de soixante-dix personnes sont venues écouter les anciens raconter leur façon de faire, observer des démonstrations de tailles, assister à des identifications d'essences. Je n'aurais jamais pensé qu'autant de personnes seraient intéressées par la culture des poirières, ces pratiques dénigrées, ces vieux trucs. Nous avons monté une exposition de photos de famille croisées avec celles de l'Observatoire photographique des territoires du Massif central dans un bistrot… Et quatre cents pieds ont été replantés dans la vallée : impressionnant ! Il suffit de mettre un peu d'huile dans la transmission de la flore comme des savoir-faire. » Toujours en vallée de l'Ance, un cahier d'échanges de plantes tourne régulièrement entre Saint-Anthème, Sauvessanges, Viverols, un réseau de « référents poirières » dispense régulièrement des conseils aux propriétaires… créant du lien entre les anciens et les nouveaux arrivants.

« Les vieux ont un savoir et j'aime qu'il soit transmis. En reconnaissant les pratiques et les praticiens, on donne envie aux voisins de les imiter et on valorise ceux que l'on nomme trop vite les petites gens », observe Nathalie Batisse, qui met joyeusement en pièces les partis pris entre les ruraux et les néoruraux. « C'est marrant de voir des papis qui passent pour des grognons pas bien fins en position de professeurs face aux bobos lyonnais qui n'ont pas très bonne réputation par ici. Les mamies ne comprennent pas pourquoi ces gens notent fébrilement leurs recettes d'eau-de-vie à la feuille de lys… Avec une petite gniole de poire, ils arrivent à s'entendre comme larrons en foire ! » Les échanges ont ainsi été bien au-delà des poirières, portant sur la flore traditionnelle dans son ensemble et les pratiques qui y sont liées. « C'est ce qui m'intéresse : la relation hommes-plantes, plus que la botanique pure et dure », commente-t-elle.

« On parle beaucoup de la valeur génétique de la biodiversité, mais on oublie souvent sa valeur culturelle, qui est encore à défricher. »

Retour au nid

Petite-fille d'agriculteurs installés à Bongheat, Nathalie Batisse est pourtant née en ville, il y a quarante-trois ans, à Clermont-Ferrand exactement. Son père aurait bien repris la ferme familiale, mais elle ne nourrissait pas sa famille, alors il est devenu électricien. Mais tous les week-ends, les mercredis et pendant les vacances, ne supportant pas la ville, la famille revenait au « nid » et aidait aux travaux de la ferme. « Ma mère, fille d'ouvriers agricoles bordelais, faisait même sécher son linge ici tant l'air de la ville ne lui convenait pas ! » se souvient Nathalie. Après des études de chimie peu concluantes dans la capitale auvergnate puis à Montluçon, la jeune femme est revenue à Bongheat. « J'ai fait quelques jardins pour gagner ma vie, puis il a bien fallu que je me professionnalise, alors j'ai passé un bac agricole par correspondance, histoire d'avoir le droit de tenir une tondeuse », raconte-t-elle.

À la faveur d'un stage, elle travaille avec Simon Pomel sur la faisabilité d'un jardin médiéval au château de Mauzin, qui domine Bongheat. Ce pédologue, c'est-à-dire celui qui examine et analyse l'état d'un sol, à l'aide de sondages, fouilles, prélèvements, mesures, directeur de recherches au CNRS, lui fait découvrir ce qu'il a appelé depuis dans un ouvrage de référence

« la mémoire des sols » (Presse universitaires de Bordeaux, 2008). Puis, visitant le jardin d'Odette Lapeyre[2], elle y découvre – ou plutôt redécouvre – les plantes médiévales. « Je me suis dit : "Bon sang, mais c'est bien sûr !" Je les connaissais parce qu'elles traînaient dans les jardins, mais j'ai pris conscience de leur importance historique. Et c'est devenu une marotte. Je me suis souvent énervée devant les moyens fabuleux que l'on investit dans la préservation des vieilles pierres sans tenir compte de la vie qui va avec... Ces plantes ont une valeur historique tout aussi importante ! » affirme l'Auvergnate.

Aujourd'hui, Nathalie Batisse organise des visites de villages de caractère pour des écoles horticoles de la région avec pour thème le fleurissement : « Chaque village a ses essences propres : plutôt que de fleurir partout pareil, il faut les conserver et les valoriser. » Elle forme les équipes locales de jardiniers au débroussaillage diversifié. Le parc naturel régional du Livradois-Forez, son plus gros client, lui commande des articles ou des animations scolaires. Elle collabore avec de nombreux architectes, « pour qui l'arbre et la plante ne sont souvent qu'un graphisme dans un paysage, oubliant leur dimension ethnologique », regrette-t-elle. Elle intervient sur des chantiers d'aménagement pour aider à la conservation des identités locales au travers de son entreprise, nommée « Le Jardin de Mémoire », proposant notamment la réhabilitation conservatoire des anciens cimetières... « On parle beaucoup de la valeur génétique de la biodiversité, mais on oublie souvent sa valeur culturelle, qui est encore à défricher », expose-t-elle. Et d'ajouter : « Il y a des endroits, comme autour des églises, où l'on peut passer à côté de trésors. » Nathalie Batisse caresse une tige assoiffée et tente de donner envie à ses commanditaires de réutiliser plutôt que d'investir : « Ce sont des plantes que les gens se sont repassées depuis la nuit des temps. Elles sont encore dans les jardins parce qu'on les a repiquées de génération en génération. Beaucoup n'ont pas de nom, ne sont pas distribuées et disparaissent, par méconnaissance. Et l'on achète hors de prix des rosiers *Alba* alors qu'il suffit parfois de frapper chez sa voisine pour en trouver... »

Des plantes, des animaux et des hommes

Son métier, qui se marie bien avec ce retour aux sources, ne signifie pas pour autant un mode de vie à l'ancienne où il fallait aller chercher l'eau au puits. « Il ne faut pas être intégriste ! Je suis bien contente de ne pas vivre comme mes grands-parents. Vive la machine à laver ! » s'exclame-t-elle. La maison bioclimatique que Nathalie Batisse s'est fait construire sur le terrain familial il y a deux ans est un mélange de modernité et de bon sens paysan. Bardage en mélèze du plateau de Millevaches, charpente traditionnelle en pin sylvestre, forme cubique, vitrages faible émissivité... Pas besoin de chauffage ici, tant la conception colle avec l'environnement. « Ce n'est pas une maison en kit et elle ne coûte pas plus cher qu'une autre. Il fallait que ça passe dans un budget minimal », explique-t-elle. Et dans le budget, il y a son père qui a mis la main à la pâte, entre la pose du plancher, du placoplâtre et l'installation de l'électricité.

Quatre magnifiques chats squattent chez Nathalie Batisse. P'tite Noire (une siamoise impétueuse), Lucie (méfiante), Mimine (la petite dernière, semi-angora) et Ringo (un blanc aux yeux vairons) ont cessé leur errance parce qu'elle leur a donné à manger. Ils se prélassent au salon et sortent à peine quand elle leur ouvre la porte. La chienne Toupie, en revanche, fait la fête aux visiteurs. « Je me demande si je pourrais vivre sans animaux comme sans jardin. Pourtant, on n'en a plus besoin ! Avant, les gens avaient des chats pour les rats, des chiens pour le bétail et la chasse... » s'interroge Nathalie.

Et pourtant, apprécier la compagnie des animaux est un héritage qui va de pair avec une relation toute particulière aux plantes. « Les paysans, ici comme ailleurs, ont un lien affectif très fort avec la flore qui ressemble à de la compassion. Un jour, une Sauvessangeoise de 70 ans m'a déclaré : "On avait deux poirières, mais l'une d'elles est décédée l'an dernier" ! Des mémés qui ne tiennent plus debout continuent de s'occuper de leurs pivoines "parce qu'on ne va pas les laisser crever, bonnes gens !" » raconte l'ethnobotaniste. Et d'ajouter : « Ma grand-mère trouve que les Japonais sont des barbares parce qu'ils torturent les bonzaïs. C'est un matrimoine – plutôt qu'un patrimoine, les hommes sont plutôt "arbres", les plantes, c'est le domaine des "bonnes femmes" – dont j'ai hérité – à un niveau évidemment moindre – et je m'aperçois que mon fils en hérite aussi, sans savoir vraiment comment. » Le fait est que quand Justin, 9 ans, marche par mégarde sur une bouture de rose, il se retourne pour s'excuser. Dans son petit bout de jardin, il a posé une pierre sur une branche de sauge pour qu'elle forme des racines à offrir aux voisins.

CHRISTEL LECA

Site : www.jardindememoire.com

1. Médecin grec du Ier siècle après J.-C., auteur d'un herbier, *De medica materia*, considéré pendant longtemps comme le meilleur traité de botanique, qui recense l'utilisation médicale de plus de 1 600 plantes, animaux et minéraux.
2. Archéologue aujourd'hui retraitée, créatrice du jardin médiéval d'Antignac (Cantal) où elle a recueilli des plantes issues des vestiges archéologiques de la région.